Ce texte a été publié dans le numéro 63 de *Banc Public* (déc. 1997),
supplément de *Diagnostic*, le bulletin du GERFA

J'en restai baba ! Ainsi je n'étais pas le seul métallo bruxellois à apprécier les lectures insolites.

Bientôt, l'entreprise pour laquelle je travaillais fermait ses portes et je me retrouvai au chômage. J'eus tout le loisir de lire *Les Commentaires de la guerre des Gaules* de Jules César (qui concerne, notamment, l'alliance constituée par les tribus armoricaines et belges), ou les *Romans de la Table Ronde* de Chrétien de Troyes (l'inventeur du *Roman breton* semble avoir été au service de Philippe d'Alsace, comte de Flandre…) Mais je n'eus plus l'occasion de me rendre au conseil syndical ni de faire plus ample connaissance avec ce jeune délégué.

Camarade! Toi qui connais les prouesses de Lacédémone, reçois mon salut !

ARTICHAUTS DE BRUXELLES, vol. 27
Série L'Espèce Humaine
Bruxelles, janvier 1998

BRÈVES RENCONTRES

Yves Le Manach

Transports solitaires

A cette époque là j'étais aide-magasinier intérimaire chez Toyota à Diegem, dans le Brabant flamand. Un matin, alors que j'avais raté le car de l'entreprise et que je gagnais mon travail avec l'autobus de la STIB, un jeune ouvrier avec lequel j'avais travaillé quelques mois auparavant, monta à la Place Madou. Me reconnaissant, il vint s'asseoir à mon côté.

Il me raconta qu'il avait trouvé une place fixe dans le zoning industriel d'Evere. Il était content de sa nouvelle entreprise.

C'était une entreprise moderne. Tout le monde s'y tutoyait, y compris le directeur, un jeune cadre plein de dynamisme qui, d'ailleurs, venait travailler en moto.

Il bénéficiait de nombreux avantages extra-légaux, tels que l'horaire mobile ou les chèques-repas. La direction avait organisé des cercles de qualité qui permettaient au personnel de s'exprimer librement et de prendre des initiatives pour organiser son travail.

Discrètement, tandis qu'il me parlait, j'observai mon compagnon. Son pantalon était élimé et ses baskets avachis. Ses cheveux étaient gras et négligés. Son visage mal rasé était pâle, et il semblait fatigué. Arrivé à

L'Europe sociale au début des années septante

Ouvrant la boîte en carton qui protégeait mon achat, je trouvai le certificat d'emballage suivant :

U.G. GLASS CONT. LTD
CASTELFORD

SORTERS N°
545
Any complaints must be accompagned
by this note

Anonyme sorter n° 545, toi qui emballais des marchandises à Castelford au début des années septante, je profite de l'occasion qui m'est donnée pour t'envoyer mon cordial salut !

coudes et disaient : « Regardez, G. descend encore à la cave! ». Ne montrant jamais que 25 centilitres à la fois, G. pouvait passer pour sobre.

Embauché au début du mois de juillet, j'accompagnai les autres ouvriers pour les congés payés du mois d'août. G., avec quelques autres, resta pour faire la permanence.

En revenant de congé nous apprîmes que G. était mort. Il était tombé sous les roues d'un chariot électrique et avait été tué sur le coup, écrasé dans l'usine à quelques mois de la retraite.

Je n'avais que deux mois de travail derrière moi, dont un mois de congés payés, mais j'avais déjà compris que si la vie d'usine n'était pas facile pour les adolescents, elle n'était pas commode non plus pour les anciens.

Cet accident dramatique, conjugué avec la gentillesse d'A., le militant syndical de notre équipe, influença fortement mon adhésion au syndicat. Plus tard j'ai compris que j'aurais mieux fait de m'enfuir de cet endroit en courant et faire n'importe quoi, coursier dans une imprimerie ou magasinier dans une maison d'édition. Hélas, c'était trop tard, j'étais devenu prisonnier de ma qualification et, surtout, de l'idéologie prolétarienne.

Evere il me salua et sauta du bus. Serrant sous son bras le sac de plastic Aldi dans lequel il transportait ses tartines, il s'éloigna sous la pluie en courant parmi les flaques d'eau car il était en retard.

Conseil syndical

Au début des années 80 j'eus l'occasion de rencontrer Jean-Pierre V. à plusieurs reprises. A cette époque il ne jurait que par Thucydide, Alcibiade et les Guerres du Péloponnèse dans lesquelles il voyait à l'œuvre la puissance de la communication dans toute sa cruelle beauté.

Quelques années plus tard, découvrant ce titre dans le catalogue du libraire Alain Ferraton, je m'empressai de me le procurer. Il s'agissait de l'édition L. Hachette et Cie de 1863 avec une introduction et des notes de E.-A. Bétant, directeur au gymnase de Genève. J'avais acquis ce livre pour la somme de 300 francs, c'était une bonne affaire.

Les bons livres d'histoire sont aussi des livres d'aventures et je trouvai là un moyen de passer agréablement mes obligatoires et longues fréquentations des transports en commun.

Mon premier compagnon d'établi

Mon premier compagnon d'établi fut un nommé G. C'était un ouvrier petit et malingre, et qui était à quelques mois de l'âge de la retraite.

Comme je sortais tout juste du centre d'apprentissage, le fait qu'il utilisât un cartable d'écolier en guise de musette m'étonna, peut-être n'avait-il pas voulu abandonner son enfance ?

Alors que j'étais l'un des plus jeunes, sinon le plus jeune ouvrier de l'usine et que G. était l'un des plus âgés, sinon le plus âgé, il représentait pour moi la plus grande mémoire ouvrière à laquelle je pouvais accéder. Hélas, G. n'était pas très bavard. En fait, en dehors du salut matinal, je ne me souviens pas qu'il ne m'ait jamais dit un seul mot. Mais il n'était pas un compagnon désagréable pour autant. Il était autre part.

Tandis que j'ébauvrais et embrevais les trous d'épingle de montagnes de raidisseurs, G. plongeait sous l'établi avec une bouteille de 25 cl. et la remplissait à l'aide d'un des quatre litres de vin rouge qui garnissaient son cartable. Les autres ouvriers se donnaient des coups de

Un mercredi soir, comme j'étais arrivé en avance à la réunion mensuelle du conseil syndical, je continuai ma lecture pour faire passer le temps. J'en étais arrivé au passage où Hippocratès, ayant parcouru le front de l'armée athénienne, la harangue en ces termes : « *Athéniens, mon exhortation sera brève ; mais qu'importe à des gens de cœur ? Mon but n'est pas de relever votre courage, mais de vous en faire souvenir: Que nul de vous ne s'imagine que nous affrontons le péril sur une terre et pour une cause qui nous sont étrangères. C'est sur leur territoire, mais c'est pour le nôtre que nous allons combattre...* »

C'est alors qu'un jeune délégué de chez Volkswagen qui était assis près de moi me demanda ce que je lisais.

La question me gênait un peu : je sais bien que mes lectures ne sont pas très orthodoxes. Si encore j'avais eu entre les mains un livre d'Alexandre Dumas, je n'aurais pas hésité un seul instant, mais là, Thucydide... Après cette légère hésitation que, je l'espère, mon compagnon n'eut pas le temps de remarquer, je me décidai :

— Je lis l'*Histoire de la Guerre du Péloponnèse*.

A peine avais-je eu le temps d'achever ma phrase, que mon compagnon me répondit du tac au tac :

— Ah! oui, le bouquin de Thucydide !